

dais, moi, quand je trimballais la giberne : " Je t'emmène à la campagne." Alors moi, pour ne pas avaler ça tout seul, je lui repasse en disant : " Moi aussi ". Mais, pour le quart d'heure, il s'agit de la compagnie. Nouveau capitaine, nouveau sous-lieutenant, quelle déveine ! Et ce beau chef qui ne vient pas !

Par un homme de garde, il avait envoyé, à son arrivée, chercher Pagnard et Rouer. Il continuait, incapable de tenir sa langue :

—Écoutez donc, lieutenant, pour cette revue, astiquage complet hein, rubis sur l'ongle. Les chevaux, veillez aux chevaux, hein, et aux sous-pieds, pas de pantalons qui remontent.

Il allait du coq à l'âne, le capitaine Baligand ; un officier de haute taille, magnifique, une superbe tête de guerrier, une allure de refre, mais si froussard, malgré tous ces avantages extérieurs, devant ses chefs, que c'en était ridicule.

René s'ennuyait. Quel commandant de compagnie après de Marnac que rien n'émouvait, qui laissait bride haute à tous, ne s'occupant jamais des questions de détail. Il répondait évasivement :

—Oui, mon capitaine !

Rouer, le premier, arriva.

—Ah, vous en faites de propres ; toujours en balade, faudra voir à me changer ça... ou de la boîte. Vos contrôles, voyons. Il me faut, ce soir même, la liste des hommes, celle des chevaux, les matricules, par ordre d'ancienneté, par profession... le... par... Vous voilà chef, ce n'est pas malheureux, si vous croyez que ça durera. Vous vous mettez joliment le genou dans l'étrier. Hum... moi aussi !

Il visitait le registre des contrôles d'armes, de chevaux, d'hommes par années de service, et autres.

—Le nouveau colonel, demanda-t-il, le connaissez-vous, lieutenant ?

—Un peu.

—Ah !

Baligand, tout d'une pièce, se retourna :

—Intinement ?

—Mon Dieu, presque, M. de Vandières, du reste, est le beau-père de Gérard de Savenay, votre sous-lieutenant.

Le capitaine, en la même minute, passa du sourire au souci, ce qu'il expliqua du reste :

—Il y a du pour et du contre, là-dedans. Le colonel, par son beau-fils, saura tout ce qui se passe à la compagnie. Il nous faudra ouvrir l'œil, mais si le sous-lieutenant est aimable. Il pourra peut-être nous donner un coup de main. Montons dans les chambres, s'il vous plaît.

Puis, dès qu'ils furent dans le couloir :

—Moi, je n'ai pas d'ambition, les trois galons, c'est déjà joli mais...

Il caressait sa boutonnière où manquait encore le ruban. En gravissant l'escalier. Il racontait que, depuis trois ans, on lui avait fait des passe-droits.

—Alors, n'est-ce pas, un coup de pouce...

—Naturellement, mon capitaine.

Il faisait très chaud, en la chambrée, Médéric, accoudé à la fenêtre était profondément absorbé, si profondément, si perdu dans le passé, si effrayé pour l'avenir qu'il n'entendit pas Tournillon crier :

—Fixe !

Il fallut la voix tonnante du capitaine pour le rappeler au présent :

—Eh bien ! vous, là-bas, qui nous montrez autre chose que votre visage ?

Médéric se redressa.

—Installez vos cuirs, vos effets...

Tout cela était propre, mais Baligand, pour commencer, voulut faire preuve de poigne, il dit :

—Brigadier, deux jours à cet homme : malpropreté de son équipement. Comment s'appelle-t-il ?

—Jordanet.

—Ah ! Jordanet, le batailleur, pas étonnant. Si vous vous cognez encore, vous aurez affaire à moi. Portez-lui en quatre, brigadier.

—Mon...

—Taisez-vous.

Médéric restait là, pâle, défait, l'air d'un homme éveillé par un coup de poing. Baligand de la porte, criait :

—Vous m'entendez, moi aussi.

—Y avait-tu dit ? demanda Loupot.

—Quoi donc ?

Il ne comprenait pas, sinon qu'il avait quatre jours, parce que, sans doute, il s'appelait Jordanet. Quatre jours, les quatre premiers, les plus durs.

Médéric, vers le soir, assis encore sur son lit, attendait le moment de revêtir la veste des punis, la defroque qu'on se passe de compagnie à compagnie, et cela l'ennuyait davantage qu'une promenade au gymnase...

—Es-tu là, Jordanet ? cria quelqu'un, dans la nuit montante.

Il se leva, croyant à Tournillon, son camarade de planches pour la nuit. C'était Verrier, l'ordonnance de René.

—Tiens, pour toi, du lieutenant.

Médéric, surpris, lut, dans un dernier rayon du couchant, le billet que lui tendait le chasseur.

" Le capitaine, sur mon intervention, à bien voulu lever votre punition. Vous n'avez qu'à montrer cette note au maréchal-des-logis chef.—René, lieutenant."

—Y a-t-il une réponse ? demanda Verrier.

—Non.

—Salut, alors.

Médéric tournait le billet entre ses doigts. Accepterait-il de René ? On rappelait aux punis. Il mit le billet dans sa poche et descendit. A l'appel, il répondit : présent, et suivit les autres. Tournillon commandait la demi douzaine de coffrés. Quand la clef grinça, pour l'enfermer, Médéric pensa :

—Je ferai mes quatre jours : je préfère ne rien leur devoir, ni aux uns ni aux autres.

—J'ai à te parler, Jordanet, lui dit Tournillon.

Les autres ronflaient qu'ils causaient encore, et Médéric, par la suite, ne regretta pas cette nuit passée sur la dure.

XCXVIII

La Visite de Gérard

Ainsi que l'avait dit Pagnard à Rouer, et annoncé, quelques instants, après René à Médéric, le sous-lieutenant de Savenay avait rejoint son nouveau corps, à Limoges.

De Vandières assurément l'inviterait à loger sous son toit, l'en supplierait même, pour éviter toute remarque désobligeante. Cela, Gérard ne le voulait pas ; il entendait rester chez lui, seul, libre de ses actes et de ses mouvements. Depuis longtemps il ne vivait que de sa solde ; il s'en faisait un devoir, un point d'honneur.

Il se proposait aussi d'entretenir Mauregard, avant son départ, au sujet de Régine, de la parole donnée, dans le temps, à Rolleboise. Régine, il l'aimait toujours, davantage peut-être, à mesure que d'autres affections lui manquaient ; mais dans son cœur, un sentiment dominait l'amour, celui, plus impérieux, de venger la mort de son père.

Décidément, il s'expliquerait avec Mauregard, et ce n'était pas chose déjà si facile, car le colonel répondrait avec un bon sens de militaire habitué aux situations nettes. Comment lui faire admettre, sans rien révéler, que ce mariage n'était pas possible encore ? Le colonel, fier aussi, à sa manière, n'était pas homme à se contenter de raisons en l'air.

Gérard, décidé à subir cette nouvelle épreuve, se rendit chez le père de Régine. Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, un soldat lui indiqua la demeure du colonel, la dernière maison, à gauche, au milieu des plantations.

Ce fut Lorillard qui vint ouvrir. Il connaissait tous les officiers de la garnison, et la présence d'un inconnu le surprit un peu.

—Mon lieutenant...

—Le colonel est-il ici.

—Non, mon lieutenant, il est sorti.

—Diable, murmura Gérard, désappointé.

Puis, à haute voix :

—A quelle heure a-t-il l'habitude de rentrer.

Ça dépend... Aujourd'hui, il est avec le lieutenant René.

—Ah ! René.

—Oui, et tous deux doivent galoper ferme. Mais mademoiselle est au salon. Elle pourrait peut-être renseigner mon lieutenant.

Régine, à Limoges !

—Annoncez-moi, dit-il.

Un instant après, il entra au salon. Régine s'était levée. Une seconde, elle le contempla, puis rejetant l'album sur la table :

—Enfin ! te voilà, monsieur l'oublieux.

Toi ! Gérard. Combien je suis heureuse ! Je n'espérais plus te revoir.

—Et pourquoi, Régine.

Il avait pris dans ses siennes ces mains fines d'artiste. Il souriait. Une indicible tendresse se reflétait sur son visage, et ce fut d'une voix douce qu'il reprit :

—Moi aussi, je suis heureux de te revoir.

—Gérard !

—Je t'aime ! murmura-t-il.

—Mon Gérard ! Comme le temps semble long quand on est séparé.

Elle souriait, adorable, avec, dans ses yeux noirs tout humides de bonheur, la flamme de l'amour.

—Je t'aime, répéta-t-il, parce que tu es belle, parce que, surtout, tu es bonne.

Ils étaient tout au bonheur de l'heure présente, et, tels des enfants, ils babillèrent.